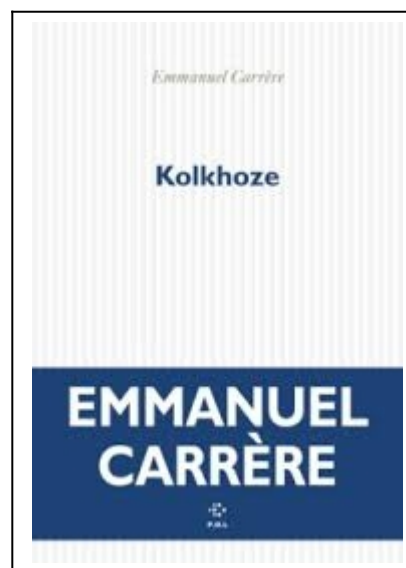


## Emmanuel Carrère: *Kolkhoze*

*Kolkhoze* est le « roman vrai » d'une famille sur quatre générations, qui couvre plus d'un siècle d'histoire, russe et française, jusqu'à la guerre en Ukraine. Emmanuel Carrère s'en empare personnellement, avec un art consommé de la narration qui parvient à faire de leur histoire notre histoire. Tout en plongeant dans les archives de son père, passionné par la généalogie familiale. On traverse la révolution bolchévique, l'exil en Europe des Russes blancs, deux guerres mondiales, l'effondrement du bloc soviétique, la Russie impériale de Poutine et ses guerres, tout en pénétrant dans une saga familiale à la fois follement romanesque, tragique, aux destins prestigieux ou plus modestes, parfois sombres et tourmentés. Ce grand récit familial et historique, qui mêle souvenirs poignants, rebondissements, secrets de famille, anecdotes inattendues et géopolitique, est aussi un texte intime sur la vie et la mort des siens, et sur l'amour filial. Jusqu'à cet aveu : « Vient un moment, toujours, où on ne sait plus qui on a devant soi – et je ne le sais pas moi-même. Ou plutôt si, je le sais, je le sais très bien : je suis le visage de ma mère qui se détourne sans appel, je suis la détresse sans fond de mon père. »



« Beaucoup plus tard, en 1988, ma mère a publié un gros livre, *Le Malheur russe* [Fayard], qui est une histoire de l'assassinat politique en Russie depuis le premier tsar, Vladimir, jusqu'à Staline. En relisant ce livre (ou en le lisant, je ne suis pas très sûr), deux choses m'ont laissé songeur. La première, c'est qu'elle consacre tout un chapitre à l'assassinat de Paul I<sup>er</sup> sans dire un mot de ce que vous venez de lire. C'est d'autant plus surprenant qu'elle prenait, dans la vie, le plus vif plaisir à l'évoquer. Mais il aurait fallu raconter ce souvenir à la première personne – qui était pour elle le début de l'avachissement. Ma mère a toujours trouvé le "je" haïssable – et l'usage que j'en ai fait par la suite n'a, c'est le moins qu'on puisse dire, rien arrangé. Elle en tenait pour la troisième personne, objective et académique, qui était le dogme absolu des Sciences Po (...). Tout de même, je trouve que dans ce cas précis ma mère aurait pu faire une petite entorse à ses principes. Elle aurait pu s'en tirer sans recourir à la première personne : une note en bas de page aurait suffi. Trois lignes malicieuses. Elle n'avait qu'à écrire, comme le faisait mon père dans ses récits généalogiques, "l'auteur de ces lignes" (pas "l'autrice", évidemment : la tête sur le billot, ma mère n'aurait jamais écrit "l'autrice"). "L'auteur de ces lignes, descendant du comte Panine, a longtemps célébré l'anniversaire du régicide avec les descendants du comte Bennigsen et du prince Obolensky..." : ce clin d'œil aurait amusé le lecteur et, sans nuire au sérieux de l'ouvrage, offert aux journalistes un angle d'attaque idéal. Pourtant, elle se l'est interdit. Peut-être qu'elle ne se l'est même pas interdit : qu'elle n'y a pas pensé. Ce qui ne l'empêchait pas de se livrer, à son insu. »

## Caroline Lamarche: *Le Bel Obscur*

Portrait d'une femme libre et indépendante qui a choisi de demander celui qu'elle pensait être son unique et grand amour en mariage et s'est émancipée d'une éducation traditionnelle et genrée, *Le Bel Obscur* fait aussi l'état des lieux sensible et nuancé d'une société dans laquelle il n'est pas facile de trouver sa place. Avec beaucoup de dérision, une apparente légèreté de ton et une écriture d'orfèvre où chaque mot semble avoir été pensé, la narratrice fait part de ses tourments et contradictions, soulevant de profondes réflexions sur notre manière d'habiter le monde. Comment s'apitoyer sur un chagrin amoureux quand des catastrophes naturelles de plus en plus fréquentes dévastent le paysage ? Comment continuer à vivre normalement quand les canicules qui se répètent tuent progressivement *bêtes, plantes, insectes, glaciers* ?



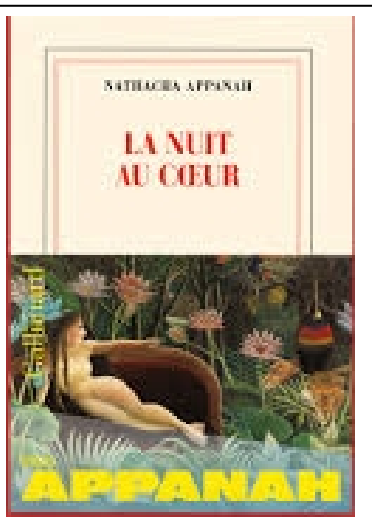
*« J'ajoute dans la foulée ma propre question : « Où se trouve la deuxième photo mentionnée par mon père ? » « Je l'ai, je te la trouverai, me dit Thomas. C'est une photo plus grande, où il est travesti. » Travesti. Le mot m'alerte. Pourquoi n'a-t-il pas dit déguisé ? « Ton père la trouvait belle. Il me l'avait confiée après que je lui ai proposé de l'encadrer. Ce que je n'ai pas fait, finalement. »*

*Quant au reste, Thomas se souvient d'avoir répondu à mon père que le brouillon ne lui semblait pas de la même main que la lettre. C'était du moins son avis à ce moment-là, un avis motivé par l'impossibilité de réconcilier la figure sobre de l'étudiant avec ce scripteur à la sentimentalité aussi grandiloquente que tragique. Mais un quart de siècle s'est écoulé depuis et, comme souvent, le regard d'une nouvelle génération apporte du neuf, à fortiori s'agissant de la première femme qui s'aventure sur le terrain de l'archive. Là où mon père et Thomas avaient traqué les vestiges d'une légende familiale éclatante et virile, j'ai constaté, en parcourant diverses correspondances, que les hommes de la famille conjuguèrent la plus grande intelligence en affaires avec un surprenant sentimentalisme lorsqu'ils s'adressaient à leur épouse ou à leur mère.*

*Au téléphone, je le fais remarquer à Thomas, qui se montre, dès lors, moins catégorique : « On pourrait poser la question à un graphologue », dit-il pensivement. A-t-il une idée de la raison pour laquelle Edmond a été effacé de l'arbre généalogique ? « Chez nous, on ne parlait jamais de lui. On disait simplement : il a fait beaucoup de chagrin à sa mère. ». L'expression m'alerte, elle aussi. Sa portée victimaire. Associée à la figure de la mère, pilier de l'ordre moral en un siècle puritain, elle me fait immédiatement penser à la phrase qui conclut Le Procès de Kafka : « C'était comme si la honte devait lui survivre. »*

## Nathacha Appanah: *La nuit au coeur*

*La nuit au coeur* entrelace trois histoires de femmes victimes de la violence de leur compagnon. Sur le fil entre force et humilité, Nathacha Appanah scrute l'énigme insupportable du féminicide conjugal, quand la nuit noire prend la place de l'amour.

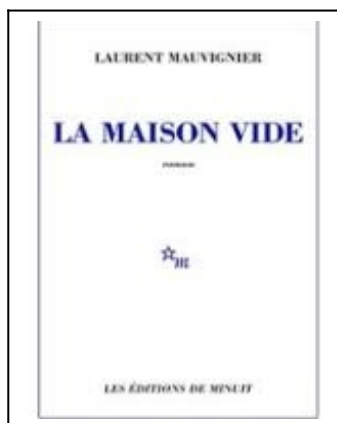


*« De ces nuits et de ces vies, de ces femmes qui courent, de ces coeurs qui luttent, de ces instants qui sont si accablants qu'ils ne rentrent pas dans la mesure du temps, il a fallu faire quelque chose. Il y a l'impossibilité de la vérité entière à chaque page mais la quête désespérée d'une justesse au plus près de la vie, de la nuit, du coeur, du corps, de l'esprit.*

*De ces trois femmes, il a fallu commencer par la première, celle qui vient d'avoir vingt-cinq ans quand elle court et qui est la seule à être encore en vie aujourd'hui.*

*Cette femme, c'est moi. »*

## Laurent Mauvignier : *La maison vide*



En 1976, mon père a rouvert la maison qu'il avait reçue de sa mère, restée fermée pendant vingt ans.

À l'intérieur : un piano, une commode au marbre ébréché, une Légion d'honneur, des photographies sur lesquelles un visage a été découpé aux ciseaux.

Une maison peuplée de récits, où se croisent deux guerres mondiales, la vie rurale de la première moitié du vingtième siècle, mais aussi Marguerite, ma grand-mère, sa mère Marie-Ernestine, la mère de celle-ci, et tous les hommes qui ont gravité autour d'elles.

Toutes et tous ont marqué la maison et ont été progressivement effacés. J'ai tenté de les ramener à la lumière pour comprendre ce qui a pu être leur histoire, et son ombre portée sur la nôtre.

*« Elle baisse les yeux pour redire à sa fille qu'une jeune femme aussi sensible qu'elle, certes sans doute plus sensible que les autres, mais aussi plus forte, plus intelligente que les autres, une jeune fille comme elle, une jeune femme, même, puisque désormais elle est en âge de comprendre ce dont tout le monde lui parle, doit avoir la force de ne pas sombrer dans des états d'âme - qu'y a-t-il de pire que les états d'âme ?*

*Marie-Ernestine entend dames, mesdames, les dames, états dames - et savoir ne pas se laisser enfermer dans des mélancolies de femmes qui n'ont rien d'autre à faire que de se créer des problèmes qui n'existent pas, des caprices, oui, des humeurs d'enfants chéries, des drames de vieilles filles, c'est ça, tout à fait ça- ses yeux s'illuminent soudain - sa voix monte - elle vient de trouver un angle d'attaque qui la réjouit,*

*Tu ne veux quand même pas rester vieille fille, ma chérie ? »*